

40

Crescendo

BRITANNICUS, au Théâtre Rochefort.

LE MARIAGE DE FIGARO, à la Comédie-Française.

LA TERRE EST RONDE, au Théâtre Sarah-Bernhardt.

HAMLET, au Marigny.

Les Étoiles
29. X. 46

Le problème du metteur en scène est de retrouver ou d'inventer un mouvement. Je dis bien : un. Ce n'est que lorsque celui-ci, d'un bout à l'autre de l'œuvre, court sans couture, que la restitution est parfaite. Une œuvre, ce n'est pas une suite d'agitations mais, chaque fois quelle est grande, une foulée unique où se fondent celles de tous ses morceaux.

C'est à la récupération de quoi n'a pas atteint Henry Vermeil dans ce *Britannicus* que nous présente le Théâtre de Rochefort, en alternance avec les *Créanciers*. Certes, son jeu personnel (il joue Agrippine) est loin d'être indifférent. Et Francine Dartois (Junie) pourrait être mise en balance avec René Faure, qui joua le même rôle, il y a quelques mois, au Français. Si R. M. Aubry est un Burrhus de foire, et André Toscano un Narcisse de hasard, R. Chandreau (Néron) et Marcy (Britannicus) ont de la couleur. Mais la palette est contradictoire : les uns tirent au classique (Junie, Vermeil), d'autres au style Cocteau (Néron), d'autres au Boulevard (Britannicus). Il fallait choisir. Il fallait plier. Enfin l'erreur n'est pas d'avoir fait jouer Agrippine par un homme, mais que de cet homme ne jaillisse aucune violence ni vraie superbe. Où sont cette exultation, cette puissance physique, cet appareil par lesquels, selon Tacite et Racine, Agrippine intimidait Néron ? Nous n'avons qu'une vieille femme dépourvée et faible, et dont on se demande si elle n'est point vertueuse. L'épreuve de force Agrippine-Néron, est rompue et seuls brillent les dialogues Junie-Néron, qui sont d'ailleurs, régulièrement une des surprises de ce spectacle.

Jean Meyer, dans la nouvelle présentation du *Mariage de Figaro*, avec laquelle la Comédie-Française rouvre sa saison, a atteint une meilleure unité. Elle est pourtant loin d'être parfaite : D'abord à cause d'un semblable décalage des physionomies : avec Jean Servières et Meyer lui-même, Almaviva et Figaro deviennent, l'un un vieux beau, l'autre un escarpe, de style vingtième, tandis que le reste demeure dans la tradition — mise à part Micheline Boudet, (Chérubin) qu'on ne saurait guère classer. Surtout l'unité est assez factice, obtenue par procédé, c'est une sauce, pour ainsi dire : gesticulation permanente, même quand elle ne s'impose nullement. Cependant on se doute que l'opération est bien conduite et, outre Baconnet, qui fait un truculent Brid'oisson, Jeanine Crispin donne beaucoup de charme à Suzanne, Yvonne Gaudeau une fine hauteur à la comtesse.

Il était temps que fût reprise *La Terre est ronde*. Salacrou y a atteint au sommet de son art, et c'est le souvenir de cette puissante pièce qui nous a empêchés de nous trop satisfaire de ses deux dernières — *Les fiancés du Havre* et *le Soldat et la Sorcière* — brillantes, mais d'une assez exaspérante gratuité. Je n'ai pas retrouvé, dans les mouvements de foule de la *Terre*, au Sarah-Bernhardt, la plénitude et la vivacité de la création de 1938, à l'Atelier. On peut même dire, soit insuffisante adaptation de la mise en scène à de nouvelles dimensions, soit usure d'un procédé trop facile de l'auteur, que la partie proprement spectacle est celle qui porte aujourd'hui le moins. Mais tout le reste, et le plus essentiel, tient admirablement ; les débats de cœur Lucciana-Silvio, où Hélène Vercores a de la grâce et où Daniel Ivernel prend fort bien la succession de Barrault ; le comique gras du soldat Cognac (Lucien Arnaud) ; et surtout les hauts monologues de Savonarole, où Dullin, avec cet autre rôle de *L'Avare*, me paraît avoir à la perfection coulé son génie.

On pourrait considérer comme une reprise cet *Hamlet* que nous offre le Théâtre Marigny, puisqu'il n'y a pas si longtemps le même Jean-Louis Barrault le jouait à la Comédie-Française. Toutefois, devenu libre, il a pu imposer au moindre détail sa volonté. Le résultat est un chef-d'œuvre. Je doute que l'on soit jamais parvenu à imprimer à *Hamlet* un rythme à la fois si rapide, si aisé, et si continu. Cette nouvelle épreuve confirme ce que nous savions déjà : que Jean-Louis Barrault est le premier de nos metteurs en scène, et l'un des premiers de nos acteurs, grâce à son imaginable sens de la variété et du mouvement. Ses défauts mêmes ne pourront jamais être que des revers de ses qualités. Avec Shakespeare, il est très particulièrement en harmonie, il est un des rares à se rencontrer, en France, avec ce naturel et ces perpétuels changements de ton. La traduction d'André Gide a su admirablement, elle aussi, y entrer, et grouille de magnifiques et concrètes images. Jacqueline Bouvier est une touchante Ophélie, André Brunet, un Polonius remarquablement coloré, Jean Dessilly fait peut-être un Horatio un peu jeune, Roger Rudel manquaient encore légèrement d'assurance en Laertes. Surtout Pierre Renoir (le roi Claudius) a peu de conviction, mais, dans le torrent, rien de tout cela ne se remarque, ou presque, même pas la voix monocorde de Marie-Hélène Dasté.

Les Étoiles

29 oct. 46